

1/24 15 CENTIMES RASOIR



CE QUI DEVRAIT ÊTRE

Rédacteur en chef :
CARLOS DE BADAJOZ.

Annonces :
La ligne... 20 centimes.
On traite à forfait.

LE RASOIR

DESSINATEUR-PROPRIÉTAIRE :

V. LEMAITRE

Bureaux :

Rue Carlier, n° 4.

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant tous les quinze jours.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DÉSIÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue des Fripiers. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy.
A Verviers, chez WEBER-CHAPUIS, Place des Récollets.

Liège, 30 Juillet 1870.

Numéro 17.

Deuxième Année.

Ce qui devrait être.

Ce qui devrait être, c'est que les rois combattissent en champ-clos et que les peuples ne fussent pas l'instrument de leurs querelles.

Quand deux particuliers se prennent de bec (pardon de la liberté grande) que se passe-t-il ?

S'ils font partie de la classe des manouvriers et des valets de ferme, tant méprisés par notre incomparable homme d'État, M. Frère, ils vident à l'instant leur différend en s'administrant réciproquement un coup de torchon. Puis tout est fini, à moins qu'un zélé sergent de ville ne s'en mêle.

S'ils font partie de la haute *pègre*, de la classe aristocratique ou bourgeoise, l'un remet à l'autre un morceau de carton sur lequel est inscrit son nom et qui s'appelle une carte. Le second envoie ses *seconds* au premier, ensuite il arrive de deux choses l'une : ou bien, il y a échange d'excuses et déjeuner obligatoire ; ou bien il y a échange de balles ou de coup d'épée, ce qui n'empêche pas toujours le déjeuner.

Entre monarques, doux et nobles pasteurs des peuples, les choses ne se passent pas de cette façon.

Ces oints du Seigneur sont infaillibles et irresponsables, et pourtant ils ont toutes les passions du vulgaire du *vulgarum pecus*.

Et voyez ! L'un d'eux s'avise de penser que son voisin a troublé l'eau du ruisseau où il veut exclusivement s'abreuver. L'autre se récrie et proteste de son innocence. Point ! Le premier est bien décidé à chercher une querelle d'Allemand. Alors l'autre de se regimber.

Que va-t-il se passer.

Bone Deus ! Ces gens vont se prendre au collet ? Non pas ! Ils vont tout simplement faire un signe et cinq cent mille niais d'un côté, et cinq cent mille idiots de l'autre vont recevoir l'ordre de se mettre en bataille pour s'exterminer à qui mieux ! Pendant ce temps, les deux champions, mollement couchés dans leurs lits somptueux, rêveront de la gloire et des lauriers qu'ils vont recueillir dans les combats fameux que se livreront leurs esclaves ! Ils s'écrient chacun que le Dieu des armées protège leurs drapeaux ; qu'ils réussiront à exterminer leurs ennemis. Je sacrifierai mon dernier homme, et mon dernier écu, exclame le plus fervent, comme s'il avait demandé à l'homme et au possesseur de l'écu de disposer de sa personne et de sa chose. Je mettrai entre l'écluse et le capitol un fleuve de sang, hurle l'autre, comme si le sang sautait de ses veines et non point de celles d'un peuple rendu aliéné par d'épouvantables excitations et de criminels sophismes !

Cela s'appelle la guerre !

Des hommes qui ne se sont jamais vus ou qui, la veille, auraient fraternisé ensemble, s'entre-tuent avec rage et frénésie. Ils dévastent les villes, ravagent les campagnes, détruisent les moissons, foulent aux pieds les richesses acquises, bouleversent les travaux de l'industrie, renversent les œuvres du commerce, pourquoi ? Parce qu'il a plu à deux êtres à figure humaine de s'injurier et parce que ces deux êtres ne veulent et ne peuvent vider ensemble, et seul à seul, leurs querelles personnelles.

Pauvre humanité ! A quel sort te réduit la sempiternelle sottise des habitants de notre globe !

Ce qui est : c'est que des malheureux se massacrent pour des causes qu'ils ignorent ou qu'ils réprouvent ; ce qui devrait être, c'est que les auteurs de ces maux se livrassent, comme les coqs qu'on excite au combat, à un pugilat où ils recevraient *eux-mêmes* les coups qu'ils distribuent, avec tant de libéralité, à leurs malheureux sujets.

Je viens de parler de combats de coqs. Il y a, dans notre code pénal, il y a dans tous les codes des nations civilisées, des articles qui punissent ceux qui auraient, dans des combats, jeux ou spectacles, soumis les animaux à des tortures.

Je ne suis pas cruel. Je ne demande que l'application de cet article à ces jeux de prince, qui soumettent à l'action des mitrailleuses, des chas-sepots et des fusils à aiguille, non pas des animaux sans voix et sans intelligence, mais ces autres animaux qui s'appellent des hommes, que nous nommons nos frères. Seulement, je demande que la sanction soit plus sévère.

CARLOS DE BADAJOZ.

La harangue du Grand Pan.

Un courrier du Grand Pan arriva dernièrement et annonça que le Dieu se rendrait près de ses fidèles, et daignerait leur communiquer en personne quelques paroles sorties de son vaste cerveau.

La nouvelle se répandit avec la rapidité d'une étincelle échappée de la foudre de Jupiter. Des démonstrations de joie éclatèrent de toutes part. Le temple ordinaire fut jugé trop étroit pour recevoir le Grand Pan, on en éleva un autre, qui fut vaste et merveilleusement décoré.

Des banderoles et des fleurs s'apercevaient partout. Au fond, sous un dais de velours frangé d'or, se dressait le trône. Au quatre coins du dais, quatre trépieds de bronze soutenaient des vases élégants où brûlaient des parfums.

Longtemps avant l'heure indiquée, une foule recueillie inondait les parvis du temple.

Tout-à-coup un héraut accourut et cria : Le v'là. Les bouches se firent muettes et les yeux attentifs. Le Grand Pan entra.

Il traversa le temple et monta lentement les marches du trône.

L'auditoire ne respira plus.

Les lèvres du Grand Pan s'agitèrent et les paroles suivantes en sortirent :

Sujets,

Votre encens me plaît, je consens à vous le dire. (Cris dans l'auditoire : comme il est bon ! comme il est bon !)

Il y a parmi vous des vieillards que je reconnais et des jeunes gens que je ne connais pas. Mais vous êtes tous mes fidèles serviteurs.

(Voix attendries de vieillards : il nous reconnaît ! Voix enthousiastes de jeunes gens : nous sommes ses sujets ! nous sommes ses sujets !)

Quelques-uns des vieillards que j'ai connus autrefois sont morts cependant. Une larme va tomber de ma paupière pour eux.

(La paupière divine s'humecte, l'auditoire pleure silencieusement pendant 10 minutes.)

Je suis votre Dieu depuis 23 ans. J'eusse pu rester humble fidèle, j'ai bien voulu être Dieu. Remerciez-moi.

(Voix innombrables : Deo gratias ! Deo gratias ! Deo gratias !)

Pendant ces 23 ans je n'ai rien pris à personne. Pour vous donner une preuve de mon insigne bienveillance, je vous autorise à me fouiller.

(Cris : Non, non, pas besoin.)

Je vous l'ordonne.

(Deux vieillards à barbe blanche s'avancent, gravissent les degrés du trône, et plongent dévotement leurs doigts dans les poches du Grand Pan puis se retournant vers la foule, s'écrient émus : rien dans les mains, rien dans les poches. — Explosion d'enthousiasme.)

Cependant j'ai deux enfants, je ne leur ai donné que deux places, puis-je compter que vous vous souviendrez que ce sont les fils du Grand Pan ?

(Oui, oui toujours !)

C'est bien : Pendant ces 23 ans, vous avez toujours accompli aveuglement mes ordres, sans jamais songer à me demander les motifs de mes façons d'agir, ainsi que font les sujets d'autres Dieux. C'est la conduite d'obéissants serviteurs.

(La plupart des auditeurs s'évanouissent de joie.)

Maintenant que j'ai perdu ma couronne, je pourrais examiner la situation, et vous expliquer mes actes, mais je ne le ferai pas.

(Non, non, ne le faites pas.)

Je dirai seulement que ceux qui m'ont pris ma couronne sont bien coupables, car ils m'empêchent de diriger les événements, et de profiter du lustre qu'une tourmente pareille à celle qui nous assaille en ce moment donne toujours aux Dieux quand ils en sortent. Et un heureux hasard a permis que je sortisse autrefois d'une tempête semblable. Ai-je besoin d'ajouter, moi Grand Pan, à vous mes fidèles, que tous ceux qui ne sont pas moi sont nécessairement des imbéciles.

(Evidemment ! Evidemment ! Evidemment !)

Cependant quelqu'un a dit que j'avais conseillé ce changement de couronne. Comme si le Grand Pan pouvait donner le conseil de prendre un autre que lui ! Je connais ce quelqu'un, je ne vous indiquerai pas son nom pour des raisons particulières. Et à lui j'aurais grande envie de répondre qu'il a menti, je répondrai seulement : cela n'est pas vrai.

(Oh ! la divine indulgence !)

Ce même quelqu'un a osé parler de m'écarter. Il

obéissait à une basse envie ! Mais le Grand Pan de-
daigne l'envie.

(C'est admirable ! c'est admirable !)

Il oublie.

(Quelle grandeur d'âme !)

J'oublie donc. Oubliez, oublions, mais n'oubliez
pas de faire tous vos efforts pour que je puisse res-
saisir ma couronne ?

(Un délire religieux s'empare de l'auditoire, les
fidèles s'étendent le front contre terre, et c'est en
marchant majestueusement, de nuque en nuque,
sur les têtes de ses sujets, que le Grand Pan traverse
le temple pour sortir.)

PASCAL.

Liège depuis quinze jours.

Quiconque n'a pas vu Liège les jours derniers ne
sait pas ce que c'est qu'une mer en furie !

Partout on rencontrait des visages hagards, les
gens ne marchaient plus, ils se précipitaient.

Les rues, les places, les boulevards étaient envahis
par une foule inquiète, affairée. — Vous rencontriez
un ami : *que se passe-t-il donc ! Mon cher, la guerre
est déclarée !* Le temps de dire ces mots, et vous rece-
viez quinze coups de coude dans la poitrine ! vous
rentriez chez vous, meurtri, et envoyant à tous les
diabes Français et Prussiens.

Cependant la nuit était venue et avec elle le calme
sans doute ! — Ah bien ! ou ! Le lendemain les mêmes
personnes que vous aviez vues la veille en quête de
nouvelles, bondissaient munies de sacs et sacoches,
vers les bureaux de la banque nationale. Amère
déception ! — Pas d'argent, pas de Suisse, dit le
proverbe ! Il n'y avait plus d'argent, c'est bien vrai,
mais en revanche vous rencontriez un piquet de
soldats qui croisaient la baïonnette ! — Alors un
flot d'imprécations montait vers le ministre des
finances ! — On épuisait à son égard les épithètes
les plus expressives du vocabulaire des Halles. —
On assure même que des banquiers de Liège se
sont rendus à Bruxelles muni de casse-têtes ! — Le
ministre avant ce temps s'était mis sous la protec-
tion du providentiel Malou et nos voyageurs en ont
été pour leurs frais de transport ! — Que faire sans
argent ? Fort heureusement le mal ne s'est pas pro-
longé outre mesure !

La tranquillité renaissait peu-à-peu, on avait fini
par se dire : Malgré leur portée, les balles des Chas-
sepots n'arriveront pas jusqu'à nous ?

Et puis les Anglais donc ? Ne sont-ils pas là ? Ont-
ils oublié nos fêtes de Septembre et l'accueil qu'on
leur a fait à l'Hotel-de-Ville et à celui de Suède ! —
Les choses en étaient là lorsqu'un matin on est ré-
veillé par de sinistres craquements venus du côté de
la Chartreuse.

Où est l'ennemi ? s'écrie-t-on de toutes parts ?

Tous les regards suivent la même direction et
l'on voit les peupliers qui dominent le faubourg
d'Amercœur, frémir de la tête aux pieds, trembler,
s'incliner et s'abattre.

Quelques-uns croyaient, qu'ayant trouvé insuf-
fisants les fusils à aiguille de nos gardes-civiques,
on leur taillait des bâtons pour les combats à venir.
Point. — On mettait la Chartreuse en état de
défense. — Et voyez ce que la crainte peut faire sur
des esprits sensibles ! On prit pour l'avant-garde de
l'armée prussienne les maraichers du bois de Breux.
— Mais ce n'était pas tout ! — Il y avait des troubles
dans le Borinage ; — il y en aurait à Seraing !
Verviers grondait sourdement.

L'internationale fesait des siennes ! — On s'em-
presse de décorer la malheureuse sentinelle qui,
sans le vouloir, avait aussi fait des siennes ; cela
devait encourager les autres et les grévistes seraient
malavisés d'oser... —

La journée, annoncée sous d'aussi tristes auspices,
se passe très tranquillement, et le soir on reconnaît
que l'internationale n'avait pas bougé ! —

Pendant ce temps, nos excellents ministres, tout-
à-fait indifférents aux inquiétudes du vulgaire, pré-
paraient tout doucement leurs batteries pour la
lutte du deux Août et la Concordia qui n'a jamais
rien vu éclore, faisait paraître une liste de candidats,
à faire éclater de rire tous les saints du Paradis. —
Franchement, je crois que si les électeurs s'avisent
d'envoyer au pouvoir d'aussi vaillants champions, ce
serait un grand bien pour notre nationalité ! Il est
impossible en effet qu'un pays qui se laisse gouver-
ner par de tels athlètes puisse encore exciter la con-
voitise de ses voisins ! La France a assez de Charenton !
En attendant cette journée mémorable, nos gardes-
civiques continuent à se plier à toutes les exigences
de la situation. — Que les chefs soient animés d'une
ardeur belliqueuse, que leurs subordonnés soient
plus que dociles aux injonctions qui leur viennent
d'en haut, je ne vois là rien de mal. — Pourtant, je

me demande si, avec les moyens de défense qui sont
à la portée de nos soldats-citoyens, on songe sé-
rieusement à les opposer à l'ennemi, le cas échéant !

Ce serait une véritable barbarie ! Qu'on conduise
les bœufs à l'abattoir, c'est d'une impérieuse nécessité.
Ils reçoivent la mort sans s'en douter ; s'ils la voy-
aient venir ils auraient encore leurs cornes, comme
défense efficace. — Et en admettant même, ce qui
est très possible, qu'un grand nombre de nos conci-
toyens aient à leurs dispositions les mêmes garanties,
je doute très fort que quelques coups de tête fassent
bien peur aux Prussiens.

L'amour de la patrie et l'esprit d'indépendance sont
certainement de fort beaux sentiments, mais il faut
au moins qu'ils puissent s'appuyer sur quelque
chose.

Au milieu des innombrables préoccupations ame-
nées par les événements il nous a été fort agréable de
voir revenir parmi nous l'auguste prélat à qui le
ciel a confié nos destinées spirituelles. — Je me de-
mandais, en apercevant une immense lanterne qui
faisait partie du pagage du vénérable voyageur, à
quel usage on pouvait destiner un semblable engin ?
— (car dans ces moments-ci on voit dans tout des
apprêts de combat, même dans les crinolines des
Dames) Je me figurais tout naïvement que c'était
une courroie destinée à être tendue sous les pas des
Prussiens. — Mais pas du tout ! c'est bel et bien un
fouet ! un fouet de colossale dimension, à l'usage des
bergers Romains et dont le chef de notre diocèse a
appris l'exercice pendant son séjour dans la ville
étrangère ! il compte très-sérieusement en faire usage
mardi pour conduire l'électeur au scrutin ! Gare aux
indisciplinés ! —

Mais je remarque, trop tard, direz-vous, que le
trouble universel m'a atteint aussi bien que tout
autre, et comme je crains de le faire partager à ceux
qui auront la faiblesse de me lire, je leur laisse
quinze jours pour reprendre haleine et se préparer
à tout événement.

HENRIOT.

Les jours d'Été.

PANTOUM.

Viens, cachons-nous sous la feuillée,
L'ombre est propice aux amoureux. —
La Guerre enfin s'est réveillée
Les Peuples se heurtent entre eux.

L'ombre est propice aux amoureux,
L'oiseau fredonne à leur passage. —
Les Peuples se heurtent entre eux
Place au meurtre ! place au carnage !

L'oiseau fredonne à leur passage
Les fleurs pour eux embaument l'air,
Place au meurtre ! place au caunage !
Le sang coule et rougit le fer

Les fleurs pour eux embaument l'air,
Tout aux amants semble sourire. —
Le sang coule et rougit le fer
La bombe éclate et se déchire.

Tout aux amants semble sourire ;
Portons au bois nos pas errants.
La bombe éclate et se déchire
La Mort vole dans tous les rangs.

Portons au bois non pas errants :
L'ombre fait bien sur ton front pâle. —
La Mort vole dans tous les rangs,
Des champs s'échappe un sombre râle.

L'ombre fait bien sur ton front pâle,
Ton front luit sur les arbres verts. —
Des champs s'échappe un sombre râle.
Des cris stridents fendent les airs.

Ton front luit sur les arbres verts ;
Oublions tout : chagrin et peine. —
Des cris stridents fendent les airs,
Les cadavres jonchent la plaine.

Oublions tout : chagrin et peine,
Puisque les beaux jours sont comptés.
Les cadavres jonchent la plaine.
Les champs sont nus et dévastés.

Puisque les beaux jours sont comptés
Goûtons cette extase divine. —
Les champs sont nus et dévastés ;
Chacun sent venir la famine.

Goûtons cette extase divine !
Mignonne, oh ! ne me dis pas Non. —
Chacun sent venir la famine
Le peste suit ; noir Compagnon.

Mignonne, oh ! ne me dis pas Non
La nuit s'avance, nuit vermeille. —
La peste suit, noir compagnon,
Les chassepots ont fait merveille.

La nuit s'avance, nuit vermeille
L'amour aime de telles nuits. —
Les chassepots ont fait merveille
Des dreysses se sont bien conduits.

L'amour aime de telles nuits,
Sur mon sein repose ta tête. —
Les dreysses se sont bien conduits,
Les vautours seuls seront en fête.

Sur mon sein repose ta tête,
L'ombre est propice aux amoureux. —
Les vautours seuls seront en fête,
Des despotes seront heureux.

L'ombre est propice aux amoureux. —
La guerre enfin s'est réveillée,
Les despotes seront heureux.
Viens, cachons-nous sous la feuillée.

BARBANCHU.

Li bon Diu.

On jou, li bon Diu s'dispiertan
Vous savu kimin qu'no vican ;
I met'si narenne à l'finiesse,
Louk si l'erre est todi et s'plesse,
Et dit qwan i l'a louki quéqu'timps,
Oh ! po s'côp là elle touné à chin !
Si ji m'etind's d'vin on boucan pareie,
Ji vou mes effants, ji vou qui l'dial mi speie,
Awet, ji vou que l'dial mi speie.

Neurs ou blancs, frileux ou rostis,
To vos aut' qui j'a fait si p'tits,
Si comm' on l'dit, c'est mi qui v'mône
J'i sereu cās' di tote vos pones,
Mais j'i v's fret vei, Diu merci,
Qui j'a saqwan minisse ossi.
Si d'van hût jou, j'i nê chess'nin l'moiteie,
Ji vou, etc.

J'i v's donn' des bāsselles et dē vin ;
Poqi donc nē profitēv'nin ?
A m'bab'ni veux-je nin des mazettes,
Des harliquins dir qui j'i glette
Chaque feie qui ji v'setū d'ā long
Vi caressi à cōps d'canon !
Si j'a jamoie stu calonni i dmi'veie.
Ji vou, etc.

Qui fet to ces marticos là
Po qui on s'don' tan d'imbaras ?
To covierts d'or et d'creux d'honneur,
I n'sont co mālē di bonne hōumeur,
Et zont ti l'front dē dir di pus
Qui sont rois par li grāce di Diu.
Si j'so po rin divin tot'leu fourbreies
Ji vou, etc.

J'i veu dē zōt' moussi te neur
Qui sont co bin ossi minteur,
So mn'on i fet l'marchand d'pāter.
I volet qu'vo junēs's' to fer
Et s'vi jāset ti di c'fession.
Di baptēme et d'confirmation.
Si j'a co mālē oïou tan di biestrees
Ji vou, etc.

Effants, ni v'plindez don pu d'mi
Les bons cours s'eront mēs amis ;
Surtou ni crindez pu les flammes,
Moqué-v' di to vo grands bablammes,
Prindez vos plaisirs timpe et tard :
Bonn'nut ca j'a sogn' des mouchards.
Si j'douv' mi poite à des s'faites cureies,
Ji vou mes effants, ji vou qui l'dial mi speie ;
Awet, ji vou qui l'dial mi speie.

L. B.

Explication du mot carré du n° 23.

C A L E
A L U N
L U N E
E N E E

Ont deviné : — Doucemanchose à Ixelles. — A.
R. le pistolique de Verviers. — L'homme aux asper-
ges et le grand Gilson. — Eliacin Sauhay. — Maria
B. — Les 3 cordonniers honoraires et les 2 cordon-
niers effectifs de W. B. S. C. H. F. de Visé. —
Edmond V. — Popol Naupius. — Les frères Liégeois
liés par la patte.

EN GUERRE

si j'ai jamais conduit une cohorte,
je veux bien que le diable m'emporte.



INVOCATION AU DIEU DES ARMÉES.



LE BON DIEU EMBARASSÉ CONSULTE LE PAPE,
DEVENU INFAILLIBLE.

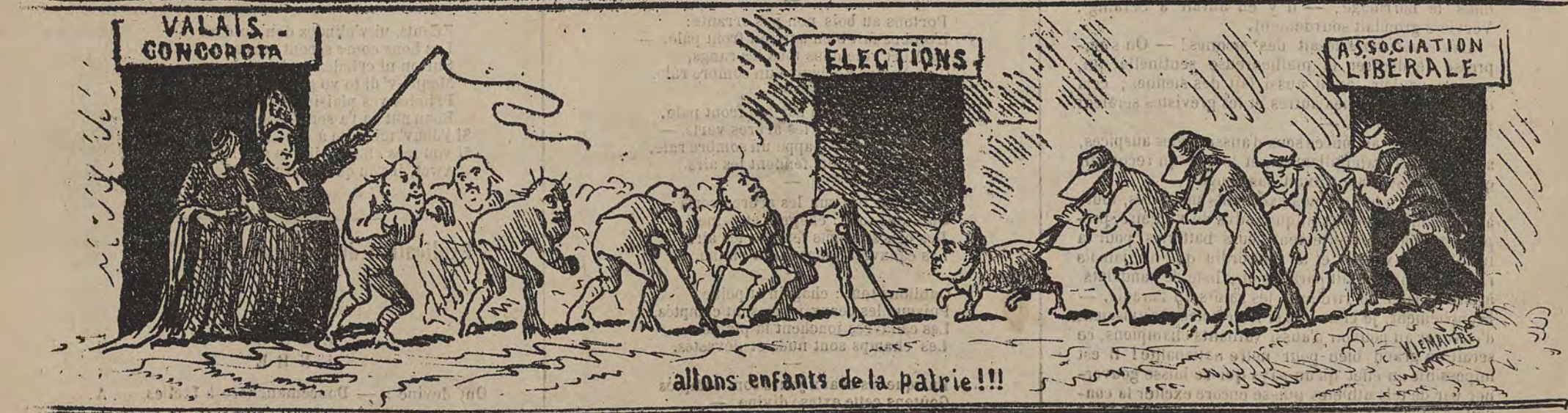
CANONS À L'USAGE DU GÉNÉRAL EN CHEF.



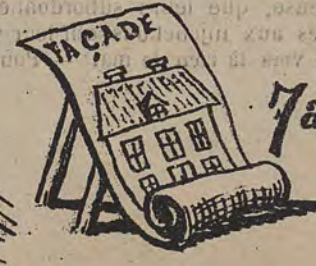
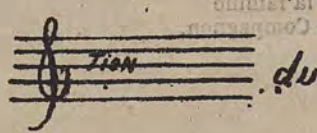
envahissement de la banque nationale.

reception des banquiers liegeois par malack

faute d'un bon ministre des finances,
le cabinet s'adjoint une bonne ministre
des finances.



allons enfants de la patrie!!!



7 années — 10

rébus par edmond V... d B...